

# Retraite active au Honduras

Par Gérard Bélanger, M. Ps.

**P**RÉSOMPTUEUX, j'avais dit que je prendrais ma retraite à 75 ans. Je l'ai prise à 58 ans, après 20 ans de pratique, parce que je sentais que le feu sacré diminuait.

Je suis parti vivre au Mexique pour deux ans. À quelques amis, j'ai fait part de mon désir de travailler avec les enfants de la rue. Mais, sur place, je me suis rendu à l'évidence : cela ne pouvait se faire qu'en m'intégrant à une institution existante que je n'ai pas trouvée.

Presque 10 ans plus tard, j'ai fait la connaissance du fondateur de Mer et Monde, qui recrute des bénévoles pour le Honduras et le Sénégal et dont une des œuvres est de s'occuper des enfants sans foyer. Je lui ai dit : « C'est ce que je cherchais depuis longtemps, mais maintenant je suis trop vieux. » « Mais non, me répond-il, nous avons des bénévoles de votre âge. » Quand je l'ai rencontré la semaine suivante pour avoir plus d'information, il m'a parlé d'un foyer pour les enfants de la rue, au Honduras, où il croyait que j'allais me sentir à ma place. Je suis allé voir par moi-même. Après quatre jours, ma décision était prise, j'allais revenir pour au moins un an.

J'y suis depuis plus de quatre ans. C'est un internat pour garçons seulement, de 7 à 16 ans. Un bon nombre d'entre eux ont connu la rue, la drogue (la colle), l'itinérance. Ils nous sont envoyés la plupart du temps par l'Institut hondurien de la famille et de l'enfance, ou par un travailleur de rue, ou par les parents eux-mêmes parce qu'ils n'en viennent pas à bout. C'est tout un changement pour ces enfants : la campagne, très belle, un vaste terrain entouré de magnifiques montagnes, plusieurs pavillons. Mais il leur manque la grande liberté et, d'ailleurs, ils choisissent parfois d'aller la retrouver, car notre foyer n'a rien d'une prison.

Ils vont à l'école le matin. Plusieurs nous arrivent à 10 ou 11 ans sans jamais y avoir mis les pieds. Deux institutrices dispensent sur place les six grades du primaire. L'après-midi, ce sont les ateliers de menuiserie, de boulangerie, d'agriculture, qui leur permettent d'acquérir les rudiments d'un métier dans lequel ils pourront se perfectionner en quittant le foyer. Ils ont tous une famille et nous ne les acceptons qu'à la condition que celle-ci collabore avec nous pour rétablir les liens avec leur enfant afin qu'il puisse, à sa sortie, réintégrer ses rangs de même que ceux de la société grâce à la formation reçue. Chaque premier dimanche du mois, c'est la réunion des parents : contact avec leur garçon, causerie, échanges, dîner. Quand ils terminent leur primaire et quittent le foyer, un travailleur social continue de les rencontrer régulièrement pour les soutenir dans leur adaptation.


## Une présence stable

Que dire de ces enfants? D'abord que ce sont des enfants comme les autres. À les côtoyer, on oublie vite leur passé. Affectueux, accueillants, débordants d'énergie, drôles, pleins de talents, débrouillards. Mais avec de grandes blessures secrètes, souvent des histoires à faire frémir : père assassiné, parents morts du sida, etc. Le père est absent la plupart du temps, ou bien c'est plutôt un beau-père. Et moi, qu'est-ce que j'y fais? De tout. Je considère que mon apport le plus important, c'est une présence affectueuse et stable, parce que cela leur a manqué. Et du soutien : équipes, rencontres individuelles. J'essaie de les aider à s'exprimer ; c'est le plus important, surtout pour prévenir l'*acting out* de leur violence. Grands sont les besoins, et mon désir d'y répondre se heurte à de nombreuses limites, les miennes propres, d'abord, mais aussi des préjugés tenaces : le psychologue, c'est pour les fous, il faut pouvoir se débrouiller tout seul, une ou deux rencontres doivent suffire à régler tous les problèmes. Aussi, la direction veut tout contrôler et tout faire, ce qui laisse peu de place pour le travail d'équipe, l'initiative et la créativité. C'est frustrant. Il faut accepter de semer avec confiance sans s'attendre à voir les résultats.

Prenons pour exemple ce projet que nous avons réalisé. Avec les plus petits, de 7 à 11 ans, nous avons fait en avril une sortie de trois jours en pleine nature. Divisés en cinq équipes de cinq, animées par les deux professeures, les deux éducatrices et moi-même, nous avons fait des jeux et des activités sur le thème « *El placer de complacer* » (le plaisir de faire plaisir), dans l'espoir de contrer positivement



Gérard Bélanger entouré de jeunes de la rue au Honduras.



leur tendance à se battre, avec une chanson qui eut un grand succès sur l'air de *When the Saints Come Marching In* (On peut imaginer les paroles : *O el plaisir de complacer, bis, el plaisir de convivre* – de vivre ensemble, de se rendre utile –, *el plaisir de partager* – de partager). Au retour, chaque équipe s'est réunie une fois par semaine – nous avions prévu tous les 15 jours mais les enfants en ont demandé plus – choisissant une façon particulière de faire plaisir : saluer, jouer ensemble, s'intéresser à l'autre, prêter, etc., à mettre en pratique jusqu'à la rencontre suivante. Le tout s'est clôturé le 9 novembre par une journée à l'extérieur avec remise de diplômes amusants – c'est très prisé ici, même par les adultes : une journée de formation, un diplôme – pour reconnaître leur excellente et enthousiaste participation durant toute l'année. Ce fut un franc succès au dire de tous et un beau travail d'équipe avec les animatrices. J'avais élaboré un projet semblable pour les grands qui fut annulé au dernier moment. Je n'ai pas

renoncé à consacrer du temps à l'écriture, surtout pendant les grandes vacances scolaires, décembre et janvier. C'est un élément essentiel de mon équilibre de vie, un espace de libre créativité. Après avoir publié un livre sur la solitude, je compte en terminer un autre auquel je travaille depuis cinq ans sur le rôle qu'a joué la psychologie dans l'évolution de ma façon de croire.

Toujours est-il que depuis que je suis ici, malgré les difficultés, je n'ai pas regretté un seul instant ce choix que j'ai fait. Je ne pouvais souhaiter mieux pour ma retraite que de vivre quotidiennement avec des enfants et des jeunes qui m'entraînent avec eux dans le courant de la vie, plus fort que les calculs et bilans que je peux être porté à faire de mon utilité, me rappelant que « c'est à son insu qu'on donne le meilleur de soi-même » (Christian Bobin).

Pour réaction ou information : [gbelanger2002@yahoo.ca](mailto:gbelanger2002@yahoo.ca)



**Formation**  
**Trouble de personnalité sévère :  
la thérapie basée sur la mentalisation**

Conférencier invité  
**Dr Peter Fonagy**

Les 26 et 27 janvier 2006  
Auditorium  
Institut Philippe-Pinel de Montréal  
10905, boul. Henri-Bourassa Est  
Montréal (Québec)

**Information :**  
Secrétariat de l'enseignement  
Institut Philippe-Pinel de Montréal  
Téléphone : (514) 648-8461 poste 639  
Télécopie : (514) 881-3706

Messagerie :  
[marcis\\_danielle@ssss.gouv.qc.ca](mailto:marcis_danielle@ssss.gouv.qc.ca)  
Site web : [www.pinel.qc.ca](http://www.pinel.qc.ca)

Institut  
**Philippe-Pinel**  
de Montréal

AVRIL 2006  
Université  
de Montréal